

***Trouver une manière nouvelle de
décreuser la soie, sans altérer ni sa qualité, ni son lustre.***

*

Sujet mis au concours pour le Prix Christin 1762

par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon

==

Présentation des documents

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, mit au concours en 1760 un mémoire sur le sujet suivant : *Trouver une manière nouvelle de décreuser la soie, sans altérer ni sa qualité, ni son lustre.*

Le sujet avait été proposé par Pierre Poivre qui avait trouvé dans les soies chinoises des qualités qui semblaient inconnues de nos artisans. Le texte de l'annonce publiée dans de nombreux journaux en septembre et octobre 1760 ne laisse pas de doute sur l'identité de son rédacteur.

(Lire l'annonce : page 3)

*

Suite à cette annonce, le *Journal de Commerce*¹ de novembre 1760 produisait un long article, fort savant, qui tendait à convaincre qu'il y avait sans doute mieux à chercher qu'à répondre au sujet proposé par le prix Christin.

(Lire l'article du Journal de Commerce de nov.1760 : page 4.)

*

Pierre Poivre, en tant qu'auteur du sujet proposé, se sentit directement concerné par cet article ; aussi adressa-t-il une réponse à l'auteur de cet article dans une lettre en date du 30 juillet 1761. Le *Journal de Commerce* inséra cette réponse dans les colonnes dans son édition d'octobre 1761.

(Lire la lettre du 30 juillet 1761. Poivre au Journal de Commerce : page 8)

*

Au même moment, ou presque (6 août 1761), *L'Année Littéraire*, s'émouvant de l'article du *Journal de Commerce* dont M. Poivre se plaignait, article qu'elle imaginait dicté « par la cupidité de quelque marchand de savon », choisit de publier à son tour la lettre de Poivre. Nous reproduisons, derrière la lettre de Poivre, l'introduction à son édition dans *L'Année Littéraire*.

C'est encore tout naturellement, Pierre Poivre qui rédigea le rapport sur le mémoire récompensé par le prix Christin. Rapport en date du 31 août 1762, sur un mémoire qui proposait un nouveau moyen de décreuser la soie sans savon. Poivre lut ce rapport lors de la séance académique du mardi 24 août 1762.

(Lire le rapport de Poivre du 31 août 1762 : page 11)

¹ Le *Journal de Commerce* (Bruxelles : Van den Bergen. de janv. 59 à déc. 62, 24 vol.).

*

Le prix était attribué à un mémoire déposé par un certain M. Rigaud de St-Quentin. En voici le résumé tel qu'il figure dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque¹: « Son mémoire, ayant pour devise ces mots de Properce : *Qui relevant variis serica textilibus*, offre un historique agréable des essais et des procédés de l'art. Le moyen qu'il présente emploie la moitié moins de temps que celui qui est en usage ; il économise un tiers de la dépense et se passe de savon. Il consiste à se servir de la soude ; dix livres de ce sel alcali suffisent pour huit pintes d'eau qui décreusent quarante livres de soie ». Le manuscrit de ce mémoire est présent dans les archives de l'Académie.

*

En 1763 paraît *Les Arts des étoffes*, ouvrage de P.-J. Macquer qui sera intégré au tome XXIII de la collection *Description des Arts et Métiers*. L'article concernant le décreusement des soies se termine ainsi : « Telles sont les méthodes usitées jusqu'à présent [...] peut-être seront-elles changées, [...] car [...] les soies de ces pays-ci qui sont décreusées par le savon, ont plusieurs défauts, [...] L'Académie de Lyon a proposé pour le sujet de son prix de l'année 1761, de trouver une méthode de décreuser les soies [...] Le prix vient d'être décerné à M. Rigaux de St Quentin [...] Ce physicien [...] propose de substituer au savon une dissolution de sel de soude, étendue dans une suffisante quantité d'eau pour ne point altérer & innover la soie ».

*

Si on recherche sur le web « décreusement de la soie », on apprend que des mérites furent reconnus au procédé préconisé par M. Rigaud, mais on s'aperçoit surtout que le sujet n'était pas clos et qu'il fut par la suite l'objet de nombreuses publications, controverses et commentaires.

*

Un mémoire de Poivre de la même époque est à rapprocher de la présente documentation, il s'agit de *Procédés pour tirer de la soie blanche, à l'imitation de celle de Nanquin*.²

*

N'éprouvant pas d'intérêt particulier pour les procédés de décreusement des soies, c'est par une sentence tout à fait hors sujet et parfaitement physiocratique de Poivre dans sa lettre de juillet 61 que nous terminerons : *Le gouvernement chinois qui a pour système de laisser libre l'industrie du peuple, n'a pas plus statué sur la nécessité du décreusement pour la teinture, que sur tout autre point relatif aux fabriques. Il s'en est rapporté à cet égard au bon sens des fabricants, à la nécessité de la chose et à l'intérêt qu'il y a pour chaque individu à bien faire, dans un pays où la liberté générale établit une grande concurrence et par conséquent une très grande émulation.*

*

Crédit

La lettre de Pierre Poivre du 30 juillet 1761 ainsi que son rapport du 31 août 1762 sont des archives de l'Académie de Lyon ; ils ont été transcrits par Monsieur Michel Dürr³ et publiés parmi *Quatre inédits de Pierre Poivre*, dans les Mémoires de l'Académie de Lyon 2007, 4^e série, tome 7.

Remerciements

A Monsieur Michel Dürr et à l'Académie de Lyon pour leur autorisation à reproduire ici ces documents.

=====

¹ *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon ou notices sur leur ...* : Par A.-F. Delandine 1812 . Volume 2 - Page 511

² Base docu.=> Sans date n°19. Documents relatifs à une invention de Pierre Poivre.

³ Michel Dürr est membre de l'Académie de Lyon, dans la classe des Sciences.

Annonce du Prix Christin¹

PRIX proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'Année 1762.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, propose pour le Prix des Arts fondé par M. *Christin*, qui fera distribué à la fête S. Louis 1762, le Sujet suivant : *Trouver une manière nouvelle de décreuser la soie, sans altérer ni sa qualité , ni son lustre.*

Il est constant que nos étoffes sont supérieures à celles de la Chine par le goût du dessein, & par la perfection du travail. On ne peut néanmoins disputer à celles-ci des qualités qu'on desireroit de trouver dans les nôtres. Les étoffes de la Chine conservent leur éclat à l'épreuve des lavages & des teintures. Le blanc surtout s'y maintient sans altération. Pourquoi nos étoffes n'ont-elles pas les mêmes avantages ? On croit devoir en attribuer la cause à notre manière de décreuser la soie avec le savon, pratique inconnue aux Chinois. L'huile qui abonde dans la composition du savon est très-capable de nuire à la blancheur qu'on veut donner à la soie, & de lui faire perdre son brillant.

Toutes personnes pourront aspirer à ce Prix. Il n'y aura d'exception que pour les Membres de l'Académie, tels que les Académiciens ordinaires, & les Vétérans. Les Associés résidant hors de Lyon, auront la liberté d'y concourir.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'une manière lisible.

Les Auteurs mettront une devise à la tête de leurs Ouvrages. Ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, avec leurs nom, demeure & qualités. La Pièce qui aura remporté le Prix, sera la seule dont le Billet sera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les Auteurs se seront fait connoître, directement ou indirectement, avant la décision.

Les Ouvrages feront adressés francs de port à Lyon :

Chez M. *Bollioud Mermet*, Secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences, rue de l' Arsenal :

Ou chez M. *de Fleurieu*, Secrétaire perpétuel pour la Classe des Belles-Lettres, rue Boissac :

Ou chez. *Aimé de la Roche*, Imprimeur Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun Ouvrage ne fera reçu après le premier Avril 1762. L'Académie dans son Assemblée publique, qui suivra immédiatement la fête de S. Louis, proclamera la Pièce qui aura mérité les suffrages.

Le Prix est une *Médaille d'or*, de la valeur de 300 liv. Elle sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le Sujet proposé.

Cette *Médaille* fera délivrée à l'Auteur même, qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part, dressée en bonne forme.

* * *

¹ On a repéré cette annonce dans le *Mercur de France* d'oct.60 ; dans le *Journal encyclopédique ou universel* de 1760, dans le *Journal des sçavans* de nov.60 ; dans *Mémoires pour L'Histoire des Sciences et des Beaux Arts* d'oct. 60.

Journal de Commerce

Novembre 1760

A Bruxelles

M. DCC. LX.

OBSERVATIONS¹

Sur le sujet suivant, proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'année 1762. Trouver une manière nouvelle de décreuser la soie, sans altérer ni sa qualité ni son lustre.

L'Académie explique ainsi les raisons d'utilité qui l'ont déterminée à proposer ce sujet au Public : Il est constant que les étoffes de soie de la Fabrique de Lyon, sont supérieures à celles de la Chine par le goût du dessein. On ne peut néanmoins disputer à celles-ci des qualités qu'on désireroit de trouver dans les nôtres. Celles de la Chine conservent leur éclat à l'épreuve des lavages & des teintures. Le blanc sur-tout s'y maintient sans altération. Pourquoi nos étoffes n'ont-elles pas les mêmes avantages ? On croit devoir en attribuer la cause à notre méthode de décreuser la soie avec le savon : pratique inconnue aux Chinois. L'huile qui abonde dans la composition du savon, est très-capable de nuire à la blancheur qu'on veut donner à la soie, & de lui faire perdre son brillant.

Tels sont les motifs qui font désirer l'usage d'une méthode nouvelle qui écarte de l'apprêt de la soie, les inconvénients qu'on croit voir dans le savon. Nous n'aspirons point à la gloire d'une découverte si intéressante. Le Public doit de la reconnaissance au zèle éclairé de l'Académie qui la propose. Nous nous bornons à indiquer ici une partie des difficultés qui se rencontrent sur la route d'une découverte qui seroit infiniment utile, qui exige la connoissance d'une physique fort fine & fort délicate, & le génie de l'expérience & de l'observation.

Le décreusement de la soie est le premier apprêt qu'on donne à la soie. Cet apprêt consiste à la mettre dans l'eau bouillante pour la dévider plus aisément de dessus les cocons. C'est l'unique objet de ce premier apprêt. L'Art de la teinture demande un autre apprêt, bien plus nécessaire, qui exige beaucoup plus de soins, d'exactitude & de précision, qu'on nomme aussi le décreusement de la soie, qui seul assure le succès de l'Art du Teinturier, & de celui du Fabriquant.

Ce décreusement consiste à faire bouillir, ou comme on dit, cuire la soie avec du savon de la première qualité, à la bien laver ensuite & la faire dégorger dans de l'eau de rivière, ou de fontaine, & à la laisser tremper après cela dans un bain d'alun à froid. C'est de cet apprêt que dépend le beau lustre de la soie : ce qui est si important pour soutenir la réputation & le succès des Manufactures, qu'en France il est rigoureusement défendu aux Teinturiers, de teindre aucune soie en quelque couleur que ce soit, sans exception, qu'après l'avoir décreusée.

Les différens pays ne produisent point la même soie, la nature a mis une variété infinie dans cette production. Celles de Piémont, d'Italie, de France, d'Espagne, sont toutes de différentes qualités, elles sont supérieures à celles du Levant, de Perse, de Bengal & de la Chine, qui diffèrent aussi beaucoup entre elles. Les prix des soies se règlent dans les

¹ Article en page 118. (Photographié à la Médiathèque de Montpellier)

Manufactures sur ce pied-là. En général ces dernières sont en Europe la moitié moins chère.

Mais ces soies, celles de la Chine sur-tout, quoique très-inférieures à celles d'Europe, ne reçoivent-elles point du climat, de la nature du ver à soie, de celle de sa nourriture, une qualité qui n'exige point le décreusement dont nous avons adopté l'usage ; qui sans secours donne aux étoffes de la Chine un éclat qui résiste au lavage & à la teinture ? D'une part, il seroit peut-être très-intéressant d'être mieux instruits, que nous ne le sommes des divers apprêts que les Manufacturiers Chinois donnent à leurs soies ; de l'autre, on pourroit peut-être croire que le ver Chinois ne donne point à sa soie la même espèce de gomme ou de cire, que le ver Européen prodigue à la sienne. Car c'est cette gomme ou cire qui enveloppe tous les brins de soie que l'ouvrier tire du cocon, qui rend le décreusement de la soie indispensable, & qui est si tenace, qu'il a été impossible jusqu'à présent de trouver une lessive, un mordant, autre que le savon, assez fort pour la détacher tout-à-fait sans dégrader la soie.

On pourroit soupçonner la soie des Indes Orientales d'être moins chargée de cette gomme, sur l'excessive fécondité des vers Indiens, qui font leurs œufs & leurs coques six fois l'année, & sur la nature en particulier du ver Chinois, qui ne rend que de la soie blanche, qualité rare en Europe, & qu'on estime la première. Ce seroit peut-être une chose utile à rechercher, que la raison qui fait qu'on ne sauroit faire la gaze, le marli & les dentelles de soie, qu'avec la soie de Chine, nommée Sina. Car on a éprouvé qu'on ne saurait en faire avec les meilleures soies d'Europe. On seroit tenté de croire que la qualité des soies des Indes n'exige qu'une simple lessive de cendre, ou un simple lavage à l'eau bouillante, & que nous imputons au savon des imperfections qui appartiennent à la soie d'Europe, & que la nature a tellement rendues inhérentes à sa production, qu'il est impossible à l'art de les corriger. (1)

(1) Quelques Voyageurs rapportent que les Indiens décreusent les soies avec une lessive faite des cendres d'un arbre qu'on nomme le *Figuier d'Adam*.

On a imité la plûpart des étoffes des Indes, & on en imite encore quelques-unes, telles que les Pekins, les Armoisins, les Cirsacas, &c. mais on n'a pû les imiter qu'avec des soies des Indes ; & si plusieurs entreprises de ce genre n'ont pas eu le plus grand succès, ce n'a été que parce qu'il a été impossible aux Manufacturiers, d'établir leurs étoffes à aussi bas prix, que celles dont les Compagnies des Indes ne cessent d'inonder l'Europe. Il n'y a point d'industrie qui tienne contre une telle concurrence.

L'Europe produit quelques parties de soies naturellement blanches. On a remarqué que cette sorte de soie est plus douce, qu'elle donne un plus beau blanc ; on en fait choix pour les blancs & on est assuré d'une plus grande perfection. Les soies jaunes doivent être passées deux fois au décreusement avec la même quantité de savon, & les soies naturellement blanches n'y sont passées qu'une fois, ce qui prouve que le ver qui produit la soie blanche, la charge la moitié moins de cire. Il seroit à souhaiter que ceux qui élèvent des vers à soie en Europe, voulussent se donner le soin de choisir les vers qui donnent une soie naturellement blanche, pour en multiplier la race : ce seroit peut-être en peu de tems une riche conquête que l'Europe feroit sur la Chine, dont la soie est naturellement blanche, qui est la qualité de soie qui se trouve moins chargée en Europe de la gomme qui exige le décreusement avec le savon.

On pourroit peut-être distinguer différentes races de vers à soie, & trouver un grand avantage dans cette distinction, en se donnant une race supérieure aux autres, comme on a fait à l'égard des abeilles, parmi lesquelles celles qu'on nomme les petites flamandes, excellent.

Telle est en général la qualité de toutes nos soies, qu'elles perdent au décreusement un quart de leur poids. On juge, & on juge surement, que le Teinturier qui est l'artisan qui donne cet apprêt à la soie, l'a mal décreusée, ou a chargé sa teinture de drogues par ignorance, ou par infidélité pour cacher un larcin, lorsqu'il rend en poids plus des trois quarts de la soie que le Manufacturier lui a confiée. Le décreusement est alors imparfait :

L'ouvrier ne sauroit fabriquer avec cette soie qu'une étoffe rude, qui se coupe au moindre pli, & qu'il ne peut empêcher de créper.

C'est ce qui arriveroit avec les soies des Indes dans les bas, les velours & les moires. Le chène dont l'ouvrier forme le velours en la coupant, faite de soie des Indes, ne s'ouvrira pas & ne rendroit pas ce nombre infini de petits brins de soie séparés les uns des autres par des espaces imperceptibles, & qui forment le velours. Le poil resteroit rude & inégal, & ne donneroit point à la vue & au toucher ce velouté doux & moëleux qui fait le principal mérite de cette sorte d'étoffe.

On peut fabriquer de la moire dans tous les pays, mais on ne peut en fabriquer qu'avec des soies d'Europe parfaitement décreusées. Pour faire une belle moire, on fait un gros de Naples dont la chaîne est beaucoup plus garnie que celle de l'étoffe qui doit rester gros de Naples, c'est-à-dire, qui n'est pas destinée à la calandre. Cette étoffe exige la soie la plus moëleuse pour bien prendre les ondées & ne pas rester rude au sortir de la calandre : à quoi la soie des Indes, ne sauroit être employée avec succès.

De ces trois sortes d'ouvrages que nous fournissent les soies d'Europe, supérieurs à ceux des Indes, & qu'on ne sauroit tirer au même degré de beauté & de bonté des soies des Indes, ne peut-on pas conclure que nos soies d'Europe sont infiniment supérieures à celles des Indes ? Celles-ci ont peut-être indépendamment de tout apprêt, un éclat naturel & permanent, qui manque aux nôtres & qu'aucun apprêt ne sauroit leur donner. Nous avons une infinité de matières premières de même espèce, auxquelles la diversité des climats donne des qualités si différentes, que l'Art ne peut parvenir à les rendre égales & à leur faire produire les mêmes effets. Les laines d'Espagne sont les seules propres pour les draps fins ; celles d'Angleterre estimées les premières pour la longueur & la force, sont inférieures pour la finesse ; celles de France, d'Italie, d'Allemagne, & du Levant ont des qualités différentes, & les apprêts ne sauroient les rendre propres aux mêmes étoffes. Les cires du Nord ne sauroient prendre un beau blanc ; celles du midi de l'Europe y réussissent, & celles du Levant sont estimées les premières. Il n'y a pas moins de variétés dans les autres productions de la nature.

On peut trouver une méthode nouvelle de décreuser les soies. Mais si la différence de l'éclat des étoffes de la Chine, & de celles d'Europe se trouve dans les qualités naturelles que les climats donnent aux soies, nous avons peu d'avantage à espérer d'une nouvelle méthode. Si cette méthode sur-tout étoit plus recherchée, plus embarrassante & plus chère que celles au succès de laquelle nous devons nos belles teintures & toutes nos Manufactures de soie, ne feroit-on pas mieux de préférer l'ancienne ? Ne conviendrait-il pas que ceux qui se proposent de faire des recherches utiles sur cette matière, s'appliquassent à décider la question ; savoir, si l'éclat supérieur dans les étoffes de la Chine et une qualité naturelle à la soie de la Chine, qui manque à la nôtre, & qui est indépendante de tout apprêt.

On pourroit peut-être raisonnablement mettre encore en question les fâcheuses impressions dont on accuse le savon. On pourroit s'assurer tant par les effets connus du décreusement, que par de nouvelles expériences, s'il est incontestablement vrai que le savon altère l'éclat de nos étoffes.

On prétend d'après l'expérience & l'observation, qu'il ne reste aucun vestige, aucune impression du savon sur la soie, après un bon décreusement, c'est-à-dire, après un décreusement fait avec le meilleur savon en quantité suffisante, suivi d'un bain d'alun à froid & d'un bon lavage. On l'éprouve sur-tout dans les satins & autres étoffes sujettes à l'apprêt. Cet apprêt se fait avec une gomme debouillie dans de l'eau, qu'on applique avec une éponge ou une brosse sur l'étoffe tendue sur un métier, sous lequel on entretient une terrine de braise. Car il faut que l'apprêt soit aussi-tôt sec qu'il est appliqué, la partie de l'étoffe apprêtée ne devant rester tendue que le tems nécessaire pour y passer la brosse ou l'éponge, ce qui doit être fait avec une grande dextérité. Il arrive souvent, sur-tout à Lyon où les ouvriers travaillent plus avant dans la nuit qu'ailleurs, qu'il tombe quelque goûte d'huile sur leurs ouvrages. L'huile est dans ce cas un ennemi qui se fait toujours apperce-

voir à l'apprêt, quelques soins qu'on ait pris pour s'en débarrasser. L'apprêt ne mord point sur l'étoffe à laquelle il reste la plus légère impression d'huile. La même chose arrive lorsque les devideuses, pour rendre le devidage plus facile, se sont frottées les mains d'huile contre les défenses rigoureuses qu'on leur fait. D'où il semble qu'on pourroit conclure qu'il seroit impossible de donner à nos étoffes les apprêts nécessaires & le lustre que nous leur voyons, si le savon laissoit à la soie la plus légère impression d'huile. La force & la tenacité de cette espèce de cire ou de gomme que le ver Européen donne à la soie, n'en peut être détachée entièrement que par une sorte de sel, & ce sel détruiroit les qualités les plus précieuses de la soie, si sa force n'étoit tempérée par l'huile. Mais cette huile employée comme amie, devient-elle une ennemie ? Nous ne voyons rien qui doive l'en faire soupçonner.

La soie mal décreusée, soit par le défaut d'une quantité suffisante de savon, soit par la mauvaise qualité de cet agent, quelque supérieure que soit la qualité de la soie en elle-même, ne peut donner qu'une étoffe qui se coupe, qu'une étoffe rude, sans éclat, & sur laquelle aucun apprêt ne sauroit mordre. Il y a bien de l'apparence que le décreusement tel qu'on le pratique en Europe, rend à nos soies tout le brillant & tout l'éclat que leur donnent la nature & la qualité de nos climats, en détruisant l'espèce de gomme ou de cire qui est le seul obstacle qui nous cache cet éclat dans nos soies brutes.

Indépendamment de toutes ces présomptions, qu'on pourroit prendre pour des preuves, que le savon développe heureusement toutes les bonnes qualités de la soie sans l'altérer ; ne pourroit-on point s'en assurer encore par le secours de la Chymie ? Cette science a de grandes ressources pour constater des faits de cette nature, pour répandre des lumières, & porter l'art à son plus haut degré de perfection. On peut acquérir sans doute de nouvelles connoissances utiles par des expériences, par des analyses bien faites, & par un calcul exact. Fort peu de chose varie les apprêts qu'on donne aux étoffes. La Chymie sans doute a encore des secrets à découvrir sur cette matière. Il y a long-tems qu'on cherche la raison des différentes impressions des différentes eaux à l'égard des couleurs.

A Lyon le plus beau noir se fait avec les eaux du Rhône mêlées avec celles de la Saone ; les couleurs fines, comme le cramoisi, le ponceau, le cerise, le violet, &c. réussissent mieux avec l'eau de la Saone seule ; pour les autres couleurs, comme le blanc, le verd, le gris, le jaune, &c. on préfère les eaux du Rhône seul. Lyon n'est pas le seul endroit où l'on observe les différentes impressions des eaux sur les teintures. Celle de la rivière des Gobelins est renommée pour la couleur écarlate, celles de Leyde, de Limbourg, &c pour le noir. Ainsi les apprêts ont des succès différens sur les étoffes, qu'on ne peut attribuer ni à la qualité des matières premières, ni à la méthode qui est en usage.

Pour assurer la solidité des couleurs au point que les lavages mêmes ne puissent altérer l'éclat de la soie, il seroit peut-être très-utile de proposer de trouver un mordant qui lie davantage les couleurs à la soie. La Chymie peut faire encore à cet égard quelque heureuse découverte, soit dans les minéraux, soit dans les différentes gommes que nous avons. On pourroit trouver une nouvelle manière de s'en servir qui affermiroit la couleur sans rien ôter à la qualité de la soie. Il seroit peut-être avantageux pour nos Manufactures, de mieux connoître les apprêts que les Indiens donnent à leurs étoffes, les drogues qu'ils emploient pour leurs couleurs, & d'en faire des expériences.

Des recherches & des observations sur cette matière ne sauroient manquer d'être de quelque utilité.

=====

Lettre de Pierre Poivre au Journal de Commerce.

Le 30 juillet 1761

Le manuscrit autographe de cette lettre de Poivre se trouve dans les archives de l'Académie Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon sous la cote : Ms 176, pièce 5, folios 45 sqq. *Eclaircissements sur le sujet proposé par l'Académie 1761-* document relatif au Prix Christin des Arts pour 1762 : « *Trouver une manière nouvelle de décreuser la soie sans altérer ni sa qualité ni son lustre* ».

Cette lettre a été transcrite par Monsieur Michel Dürr, membre de cette académie, et publiée parmi *Quatre inédits de Pierre Poivre*, dans les Mémoires de l'Académie de Lyon 2007, 4^e série, tome 7.

En 2007, pas plus moi que lui n'avions connaissance d'une publication antérieure. En fait à ce jour, j'en ai trouvé deux ; l'une dans le *Journal de Commerce* d'octobre 1761, l'autre dans *L'Année Littéraire, ou suite des Lettres ...* tome 5, 1761. C'est la formidable indexation de Google qui m'a permis de repérer ce journal mémorisé dans sa non moins fabuleuse bibliothèque numérique.

On lira l'introduction telle qu'elle figure dans *L'Année Littéraire*. (Voir ci-dessous).

===

A l'Auteur du Journal de Commerce

MONSIEUR,

Les observations que vous avez insérées dans votre journal du mois de novembre 1760 sur le sujet donné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon pour l'année 1762, m'ont paru capables de décourager et d'induire en erreur ceux qui aspireraient à la découverte proposée par cette Académie.

Comme votre journal a pour objet l'instruction et l'utilité publique, je suis persuadé que vous recevrez avec plaisir quelques éclaircissements sur cette matière. Je sens parfaitement que l'éloignement où vous êtes des pays où s'élèvent les vers à soie et où sont établies les principales manufactures d'étoffe de soie, ne vous a pas permis de reconnaître ce qu'il manque de justesse aux observations qui vous ont été envoyées.

L'Académie des Sciences de Lyon propose *de trouver une manière nouvelle de décreuser la soie sans altérer ni sa quantité ni son lustre*. Cette société établie dans une ville qui renferme les plus belles manufactures d'étoffes de soie qu'il y ait au monde, n'a proposé son sujet qu'après avoir bien examiné les inconvénients du savon dans le décreusement des soies ; tous les fabricants et les teinturiers mêmes qui ont été consultés, ont d'un commun aveu attribué le manque de solidité du blanc dans nos étoffes à la partie huileuse du savon employé dans le décreusement. L'on ne conçoit pas sur quoi a fondé l'auteur des observations insérées dans votre journal, ce qu'il avance *qu'il ne reste aucun vestige, aucune trace du savon sur la soie, après un bon décreusement fait avec le meilleur savon en quantité suffisante, suivi d'un bain d'alun à froid et d'un bon lavage*. Les difficultés qui s'élèvent continuellement entre les fabricants et les teinturiers à l'occasion des altérations qui surviennent aux étoffes fabriquées en blanc, prouvent le contraire, ou du moins elles prouvent que les conditions requises pour le bon décreusement avec le savon ne sont pas faciles à obtenir. Suivant l'auteur lui-même, si l'ouvrier n'emploie pas le *meilleur savon*, le décreusement ne sera donc pas bon. Mais comment s'assurer de ce *meilleur savon* ? A quelles marques infaillibles le reconnaître ? Il paraît que le meilleur savon est encore à trouver, puisque de l'aveu de tous nos fabricants, le blanc de nos étoffes fabriquées avec la soie décreusée au meilleur savon, est sujet à couler. Voilà l'observation générale et l'expérience fâcheuse de tous nos manufacturiers.

D'ailleurs, dès qu'il y a de la difficulté dans le choix du savon, dès que la moindre méprise dans ce choix est infailliblement suivie de l'altération d'une étoffe précieuse, n'est-il pas à désirer qu'on trouve une nouvelle méthode à décreuser la soie sans le secours d'un mixte aussi dangereux.

L'expérience des étoffes sujettes à l'apprêt qui reçoivent parfaitement l'eau gommée, tandis que cet apprêt ne peut mordre sur une étoffe tachée d'huile, ne fait rien à la question. On ne prétend pas que les parties huileuses du savon extrêmement divisées qui restent sur la soie après toutes les opérations du décreusement, y laissent une impression qui soit d'abord sensible et qui puisse s'opposer à l'apprêt. On prétend seulement, d'après l'expérience, que ces petites parties huileuses divisées et resserrées par l'action de l'alun, se dégagent à la longue, s'étendent et font couler le blanc de l'étoffe. Ce n'est pas un inconvénient grossier tel que celui d'une tache d'huile qu'on veut éviter, l'art en était encore à ce point éloigné de la perfection, lorsqu'il imagina la nécessité du bain d'alun à froid. Nous sommes aujourd'hui plus avancés, c'est la solidité du blanc, c'est la perfection que l'on cherche.

L'exemple des ouvriers chinois qui ne connaissent pas le savon et qui néanmoins décreusent parfaitement leurs soies, prouve la possibilité de la découverte proposée. La comparaison du blanc solide de leurs étoffes avec le blanc incertain et presque toujours coulé des nôtres prouve la nécessité de chercher une méthode qui équivaille à la leur.

L'auteur des observations paraît disposé à croire que les Chinois ne décreusent pas leurs soies. Pour s'instruire du fait avant que d'avancer ses doutes, il pouvait comparer les soies écruës qui nous viennent du Nan-Kin, avec la soie employée dans les pékins, les damas, les satins et autres étoffes qui nous sont envoyées de la Chine ; il aurait reconnu d'un côté une belle soie écruë, et de l'autre une soie parfaitement décreusée.

Il paraît que l'auteur des observations ne connaît pas bien les étoffes qui se fabriquent en Chine, lorsqu'il avance qu'avec la soie de ce pays, l'on ne saurait fabriquer des velours, des moires et des bas. Les ouvriers chinois imitent parfaitement nos plus belles moires, ils fabriquent des velours dont il se fait un commerce aux Indes, et que, dans les colonies européennes, l'on préfère à tous les velours de l'Europe, parce que ceux de Chine sont plus légers, ont un velouté aussi doux, aussi moelleux et se coupent moins que ceux de Gênes ou de Lyon.

Quant à la fabrique des bas de soie de Chine, elle fournit un objet considérable au commerce que les Espagnols des îles Philippines font à Ermony dans la province de Fou-Kien. Il n'est point en Europe de gros fabricant de bas qui ignore combien le transport de cette marchandise chinoise à Acapulco par le galion de Manille, fait tort aux fabriques de l'Europe, et au commerce particulier de l'Espagne. Tous les voyageurs qui ont fréquenté la Chine savent que dans les ports qui sont ouverts aux Européens, on trouve des fabriques de bas de soie à l'aiguille de toutes les qualités, à meilleur compte que les bas fabriqués au métier en Europe. Il est surprenant que l'auteur des observations n'ait pas pris des informations à ce sujet avant d'écrire.

Il aurait appris que la différence qui se trouve entre les soies de Chine et les nôtres vient de l'art beaucoup plus que de la nature ou du climat, que les vers chinois sont élevés dans des appartements avec les mêmes soins qu'exigent les nôtres; qu'ils fournissent en même proportion que chez nous des cocons jaunes et des cocons blancs, que la graine choisie des papillons donnant des cocons blancs donne en Chine comme en France un dixième seulement de cocons jaunes. Enfin il aurait appris que ceux qui ont examiné avec des yeux observateurs la soie chinoise dans son état de cocon n'y ont trouvé aucune différence avec la nôtre dans le même état, soit pour les différentes couleurs des cocons, soit pour les brins du fil et le gomme végétale qui l'enveloppe.

Si nos soies sont d'une qualité supérieure à celles de Chine, c'est parce que nos rouets à tirer la soie sont plus parfaits que ceux des Chinois. Les rouets de Chine qui pèchent par un excès de simplicité n'ont pas de va-et-vient pour croiser la soie sur le tour, ils sont très défectueux.

Si les soies blanches écruës de la province de Nan-Kin ont une blancheur et un éclat que les nôtres n'ont pas, ce qui les a rendues jusqu'à ce jour les seules propres à la fabrication des gazes, marli et dentelles de soie, c'est parce que les tireuses chinoises de la province de Nan-Kin surtout, ont une propreté qui manque dans les tirages de l'Europe.

Enfin, si le blanc des étoffes chinoises se conserve à l'abri de toute altération, tandis que le blanc des nôtres est sujet à couler, c'est parce que les teinturiers chinois, plus habiles à cet égard que les nôtres, décreusent leurs soies sans le secours du savon. C'est un fait connu de tous les voyageurs qui ont fréquenté la Chine, que pour faire blanchir son linge dans ce pays-là, il faut y porter du savon, parce que les Chinois n'en connaissent pas encore la composition.

On ne peut douter en examinant de près les étoffes qui nous sont apportées de la Chine que la soie dont elles sont fabriquées ne soit aussi parfaitement décreusée que celle que nous employons dans nos étoffes. Les ouvriers chinois comme les nôtres ne teignent les soies écruës que pour la fabrique des gazes. Il n'a point fallu en Chine de règlement et de *défense rigoureuse* à ce sujet. Le gouvernement chinois qui a pour système de laisser libre l'industrie du peuple, n'a pas plus statué sur la nécessité du décreusement pour la teinture, que sur tout autre point relatif aux fabriques. Il s'en est rapporté à cet égard au bon sens des fabricants, à la nécessité de la chose et à l'intérêt qu'il y a pour chaque individu à bien faire, dans un pays où la liberté générale établit une grande concurrence et par conséquent une très grande émulation.

Vous me permettez donc, Monsieur, de conclure que le sujet proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, n'a été proposé qu'en connaissance de cause, et qu'il sera très avantageux pour la perfection de nos manufactures *de trouver une manière nouvelle de décreuser la soie sans altérer ni sa qualité ni son lustre.*

J'ai l'honneur d'être &c.

Poivre, de l'Académie de Lyon

A Lyon, ce 30 juillet 1761.

* * *

L'Année Littéraire, ou suite des Lettres sur quelques écrits de ce temps

A Amsterdam, volume V¹ – 1761

[p.186]

Lettre de M. Poivre, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon,
à l'auteur du Journal de Commerce.

L'Académie des Sciences, &c. de Lyon propose de *trouver une manière nouvelle de décreuser la soie sans altérer ni sa qualité ni son lustre.* Comme tout le monde ne lit pas le Journal de Commerce, & qu'il est très-important que ceux qui peuvent lire & qui sont en état de travailler à mériter le prix de l'Académie de Lyon, ne soient pas découragés par les *Observations* du Journaliste, j'ai cru, Monsieur, devoir insérer cette lettre dans mes feuilles avec d'autant plus de plaisir, que l'objet qu'on y traite est intéressant par lui-même. Les *Observations* dont M. *Poivre* se plaint ont peut-être été dictées par la cupidité de quelque marchand de savon qui a vû, dans la recherche du secret de décreuser la soie sans savon, la diminution de son débit. Mais quand on a pour but l'utilité générale & la plus grande perfection, on doit avoir peu d'égard aux petits intérêts particuliers. Au reste, M. *Poivre* est versé dans la matière dont il s'agit ; c'est un habile Académicien très-connu & très-estimé de M. *de Jussieu* ; il l'était beaucoup de feu M. *de Réaumur*, & l'est encore de plusieurs autres sçavans ; il a fait un long séjour à la Chine, & l'on peut compter sur la vérité de tout ce qu'il avance. Voici sa lettre. [*Suit le même texte que ci-dessus, à l'exception de la date où on lit :*] A Paris, ce 6aout 1761.

¹ *L'Année Littéraire* éditait huit volumes par an.

Observations de M. Poivre

31 août 1762

Le manuscrit autographe de ces observations de Pierre Poivre se trouve dans les archives de l'Académie Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon sous la cote : Ms 176, pièce 4, folios 37 sqq. *Observations sur le décreusement de la soie sans savon*. Il a été transcrit par Monsieur Michel Dürr, membre de cette académie, et publié parmi *Quatre inédits de Pierre Poivre*, dans les Mémoires de l'Académie de Lyon 2007, 4^e série, tome 7.

===

**Observations
sur le mémoire n°10 qui a remporté le prix
de l'Académie en indiquant un nouveau moyen
éprouvé de décreuser la soie sans savon.**

*

Lu par M. Poivre lors de la séance académique du mardi 24 août 1762

Le mémoire dont on vient de faire lecture contient des expériences bien suivies sur le sujet proposé pour le décreusement des soies. Ces expériences dont le succès a été reconnu, ont mérité le suffrage de l'Académie qui, d'ailleurs n'adopte pas tout ce que l'auteur avance dans son ouvrage sans s'appuyer sur l'expérience, mais seulement d'après des relations peu exactes qui paraissent l'avoir induit en erreur.

Les méprises que je vais relever sont bien excusables dans un auteur qui, n'ayant pu voir les choses par lui-même, est obligé sur ce qu'il dit des pratiques usitées dans les pays étrangers, de se rapporter aux récits des voyageurs.

On lit dans ce mémoire que pour faire des étoffes aussi brillantes et d'un lustre aussi durable que celles des Indes, il faudrait dévider la soie sans feu comme on le fait dans la Chine.

Première erreur, en Chine comme aux Indes, j'ai vu tirer la soie et je l'ai toujours vu tirer à l'eau bouillante. La chose ne peut se faire autrement, on concevra facilement que sans le secours de l'eau très chaude et presque bouillante, il serait impossible de dévider de dessus le cocon, des fils de soie d'une finesse extrême, tous agglutinés les uns aux autres par une gomme résineuse qui ne pourrait s'amollir dans l'eau froide.

Les personnes expérimentées dans le tirage des soies savent de quelle importance il est, pour donner du nerf à la soie, de la tirer à l'eau la plus chaude qu'il est possible; une eau qui n'aurait qu'une chaleur modérée ne saurait amollir la gomme résine qui colle ensemble les brins de soie. Ceux-ci, pour conserver leur nerf, doivent se détacher facilement et comme d'eux-mêmes, ils sont si délicats que le moindre effort pour les séparer, les écorche, de sorte que la soie que l'on tirerait ainsi serait une soie sans nerf et bridée. Dans le commerce des soies, on appelle soie bridée celle qui n'a pas de nerf, parce qu'elle n'a pas été tirée dans une eau assez chaude. (*)

(*)D'ailleurs un fil de soie tirée est composé de 4, 5, 6, et d'un plus grand nombre de brins de cette même soie filée par le ver, mais trop fins pour pouvoir être employés dans cet état de simplicité. Si la gomme qui enduit tous ces brins n'est pas ramollie, comment pourront-ils étant réunis dans le tirage, ne former plus qu'un seul fil ? Ce n'est qu'en ramollissant à l'eau bouillante cette gomme qui se durcit de nouveau en séchant sur le dévidoir qu'on parvient de ne faire de tous ces brins réunis et collés ensemble qu'un seul fil.

Il est donc impossible de tirer la soie sans feu, comme l'auteur du mémoire prétend d'après des relations peu exactes que cela se fait aux Indes et en Chine.

On lit dans le même mémoire que les étoffes de Chine sont fabriquées avec des soies écruës. Seconde erreur que l'inspection seule des étoffes chinoises doit dissiper. Qu'on examine les satins, les velours, les lampas, les patissages, les gourgourans, les perquins unis et brochés, en un mot toutes les belles étoffes qui nous viennent de Chine, on y reconnaît dans toutes, une chaîne et une trame de soie également décreusées.

Par quel art les ouvriers chinois ôteraient-ils à leurs étoffes la dureté, la roideur que leur donnerait infailliblement une soie écruë, c'est-à-dire une soie chargée de toute sa gomme naturelle ? Que l'on compare les soies blanches écruës qui nous viennent de Chine sous le nom de soies de Nanquin, avec les soies que l'on séparera de quelque belle étoffe fabriquée en Chine, on verra d'un côté une soie ferme chargée de toute sa gomme et de l'autre une soie molle parfaitement dépouillée de la même gomme.

Sans le décreusement de la soie, point de souplesse dans le maniement de l'étoffe dont elle sera fabriquée. On conçoit aisément qu'un fil quelconque chargé au moins du quart de son poids de gomme, ne peut acquérir de la souplesse qu'autant qu'on le déchargera de cette même gomme.

Il est vrai qu'il n'y a pas en Chine de règlement qui prescrive la nécessité du décreusement des soies pour la fabrique des étoffes. L'industrie chinoise est libre. L'intérêt seul du fabricant lui a appris que pour fabriquer des étoffes durables qui, par leur bonne qualité eussent une plus grande valeur, il fallait décreuser les soies ; que pour être assorti d'étoffes d'un plus bas prix et propres à des usages différents, il pouvait en fabriquer avec de la soie écruë, aussi trouve-t-on en Chine une quantité de petites étoffes, dans le tissu desquelles il entre de la soie écruë : mais ces étoffes sont roides, sujettes à se couper, et ne se vendent pas pour des étoffes d'un bon usage.

La gaze de soie est le seul tissu qui exige en Chine comme en Europe, une soie écruë, parce que la nature de ce tissu étant d'être peu serré, la soie écruë peut seule lui donner de la consistance et du soutien.

Il paraît que dans l'examen que l'auteur du mémoire a fait des étoffes de Chine, il n'a eu sous la main que de ces petites étoffes dont je viens de parler qui nous viennent par la voie d'Hollande, et dans lesquelles il est très vrai que les ouvriers chinois font entrer une partie une partie de soie écruë ; mais il serait revenu de son erreur s'il avait examiné quelques beaux satins ou autres belles étoffes telles que celles qui font partie des cargaisons que les bateaux de la Compagnie apportent annuellement de Canton à l'Orient.

Quant aux étoffes de soie qui nous viennent des Indes Orientales, il est vrai, comme l'auteur l'a observé, qu'elles sont en partie fabriquées avec de la soie écruë ou à demi décreusée ; mais ces étoffes inférieures à tous égards à celles de Chine, sont si mal fabriquées et d'un si mauvais usage qu'elles ne peuvent nous être citées comme des modèles à imiter.

On fabrique peu d'étoffes de soie aux Indes. C'est le coton qui fournit la matière des belles manufactures des Indiens. Les fabricants de Surate et du Bengale beaucoup plus accoutumés à manier le coton que la soie, ne tirent jamais un meilleur parti de cette dernière matière que lorsqu'ils l'allient dans leur tissu à la première. Les cirscas de Surate et les caladaris du Bengale qui sont des étoffes mêlées de coton et de soie sont sans comparaison plus parfaites dans leur genre, qu'aucune étoffe de pure soie qui sorte des Indes. Ainsi on ne doit pas s'étonner, si les manufactures de soie dans l'état d'imperfection où elles se trouvent chez les Indiens, emploient des soies écruës : les étoffes qui en sortent ne peuvent absolument nous servir de modèles.

L'auteur du mémoire a été induit dans une troisième erreur par les relations peu exactes de quelques voyageurs qui ont avancé que les Chinois et les Indiens donnaient le dernier lustre à leurs étoffes de soie et à leurs toiles avec des huiles. Une telle pratique avancée sans fondement serait dangereuse à imiter. C'est avec des matières gommeuses et non des huiles que j'ai vu donner le lustre à quelques étoffes de la Chine. C'est avec l'eau de riz et la presse que j'ai vu lustrer les toiles des Indes. Il paraît que toute matière huileuse serait plus propre à ternir le lustre d'une étoffe qu'à le lui donner.

Les missionnaires qui ont rapporté dans leurs lettres édifiantes et curieuses que les tisserands de Paliacatte et de quelques autres endroits des Indes, lustraient leurs tissus de coton avec des huiles, n'ont pas remarqué que cette légère couche huileuse appliquée sur les beaux mouchoirs rouges de

Paliacatte n'y était passée que pour consolider la couleur du châle et non pour donner un lustre à ces mouchoirs.

Le moyen proposé par l'auteur du mémoire de substituer la cendre de soude au savon dans le décreusement des soies paraît un moyen sûr dont on ne saurait douter après les expériences faites par Mrs les commissaires nommés par l'Académie à ce sujet.

Si malgré ces expériences qui demanderaient peut-être d'être faites en plus grand, on trouvait quelque inconvénient à employer dans le décreusement la soude pure ; s'il arrivait que cet alcali employé seul et sans aucun alliage capable de modérer son activité, attaquait le nerf de la soie, il me paraîtrait possible de l'unir à quelque ingrédient qui n'aurait pas les mauvais effets de l'huile.

Les Indiens guidés sur cet objet par les mêmes principes que ceux qui ont imaginé en Europe la composition du savon font un mélange de sels alcalis et du fruit du *saponaria* qui, étant broyé, donne un mucilage visqueux rendant une écume savonneuse. Ce mélange uni aux sels alcalis en modère l'activité comme pourrait le faire l'huile dont il n'a pas les inconvénients. Le savon indien ressemble d'ailleurs au nôtre pour la forme et la consistance.

Ne pourrions-nous trouver parmi nos fruits ou nos plantes quelque mucilage capable de produire le même effet ? Le fruit du *Saponaria* des Indes ressemble assez par son amande au fruit du marronnier d'Inde. Quelques personnes ont déjà prétendu s'être servi de ce dernier pour blanchir le linge, ce qui annoncerait qu'on a tiré de ce fruit broyé un mélange savonneux, comme je l'ai vu tirer du fruit du *Saponaria* des Indes.

Notre *Lychnis saponaria* dont le nom indique les propriétés, plante si commune dans cette province ne pourrait elle pas nous donner un mucilage propre à s'allier avec les sels de la soude et capable d'en émousser l'activité. Je suis persuadé que ce savon composé à l'imitation de celui des Indes serait d'un meilleur usage que le nôtre tant pour le décreusement des soies que pour le blanchissage de nos toiles. Il paraît du moins qu'il n'aurait pas l'inconvénient qu'on attribue à la partie huileuse de notre savon.

Plusieurs expériences que j'ai vu faire aux Indes pour le blanchissage du linge tant pour les toiles de coton que pour les toiles de lin, d'un côté avec le savon d'Europe, de l'autre avec le savon des Indes, ont toujours été à l'avantage de ce dernier.

Le sel alcali qui entre dans le savon des Indes est un alcali natif qui se trouve presque partout à la côte de Coromandel mêlé avec des terres sableuses d'une couleur blanchâtre. C'est avec cette terre alcaline que les Indiens font toutes leurs lessives et donnent à leurs toiles de coton cette blancheur éclatante à laquelle on ne peut parvenir en Europe.

L'alcali natif dont je parle est connu dans le territoire de Pondichéry sous le nom d'*ollasman*. Les expériences que j'ai faites sur les lieux pour connaître la nature de ce sel, m'ont convaincu qu'il était absolument la même chose que le *natron* de l'Egypte.

Dans quelques parties des Indes où l'*ollasman* ne se trouve pas comme sur la côte de Coromandel, les Indiens font leurs lessives avec les cendres du *Musa* connu par les voyageurs sous le nom de bananier et dans quelques relations sous le nom de figuier d'Adam. Cet arbre singulier qui n'est qu'un tissu de filasse et n'a rien de ligneux, est parmi les plantes des Indes une de celle qui contient le plus de sels alcalis. Il y a apparence que c'est dans ces mêmes parties de l'Inde que quelques voyageurs cités par l'auteur du mémoire ont vu décreuser les soies avec une lessive composée des cendres du *musa*.

L'alcali natif qui est si abondant aux Grandes Indes, se trouve aussi en Cochinchine et en Chine. J'ai vu qu'on l'y employait comme aux Indes, au blanchissage des toiles et il est à présumer que c'est ce même sel que les Chinois appliquent au décreusement des soies car on ne connaît aucune espèce de savon en Chine.

Puisque l'industrie européenne n'a jusqu'ici employé au décreusement des soies que le même agent dont elle se sert pour blanchir le linge, nous pouvons penser que l'industrie chinoise s'est conduite sur les mêmes principes. Les chinois ne se servent pour le blanchissage de leurs toiles que d'un sel alcali : ne peut-on pas en conclure qu'ils n'emploient que le même alcali pour le décreusement de leurs soies ?

Décreuser la soie, sans altérer ni sa qualité, ni son lustre.

Le moyen proposé par l'auteur du mémoire n°10 de décreuser la soie avec la cendre de soude paraît donc le même moyen employé par les ouvriers chinois, c'est-à-dire celui que nous cherchions, le seul qui puisse donner à nos soies décreusées sans huile le lustre qu'on admire dans les étoffes de soie qui nous viennent de Chine.

Si la soude employée à décreuser la soie jaune, ne lui donne pas pour le moment autant de blancheur que lui en donnerait le savon, cette blancheur sera plus solide, nous devons penser que l'alcali dont se servent les Chinois ne blanchit pas mieux leurs soies jaunes: mais pour fabriquer des étoffes d'un beau blanc, les Chinois n'emploient que des soies blanches, rien ne nous empêche de les imiter.

Lyon, 31 août 1762

* * *